

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1901-1902. — N° 164

CHIRURGIENS DIJONNAIS

AU XVII^e SIÈCLE

(MARET, HOIN, ÉNAUX, LEROUX, CHAUSSIER)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le jeudi 24 juillet 1902

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice MÉVEL

Né le 13 mars 1875, à Lambézellec (Finistère)

Ex-interne de l'hôpital général de Dijon



A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

— LYON —

PARIS, 16, Rue de Condé, près l'Odéon

1902



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHIRURGIENS DIJONNAIS

AU XVII^e SIÈCLE

(MARET, HOIN, ÉNAUX, LEROUX, CHAUSSIER)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le jeudi 24 juillet 1902

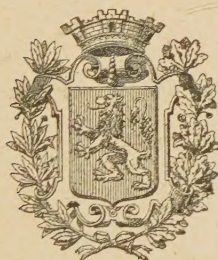
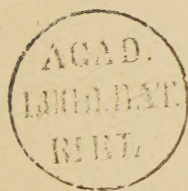
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice MÉVEL

Né le 13 mars 1875, à Lambézellec (Finistère)

Ex-interne de l'hôpital général de Dijon



A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

— LYON —

PARIS, 16, Rue de Condé, près l'Odéon

—
1902

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN.
LACASSAGNE	ASSESEUR.
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVEAU.

Professeurs	MM.
Cliniques médicales	{ LÉPINE. BONDET. BARD. PONCET. JABOULAY. FOCHIER. GAYET. GAILLETON. PIERRET. WEILL. MONOYER. HUGOUNENQ. CAZENEUVE. FLORENCE. LORTET. TESTUT. RENAUT. MORAT. TEISSIER. AUGAGNEUR. MAYET. TRIPIER. POLLOSSON (Maurice). ARLOING. LACASSAGNE. COURMONT (J.). SOULIER. CROLAS.
Cliniques chirurgicales	
Clinique obstétricale et Accouchements	
Clinique ophtalmologique	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	
Clinique des maladies mentales	
Clinique des maladies des enfants	
Physique médicale	
Chimie médicale et pharmaceutique	
Chimie organique et Toxicologie	
Matière médicale et Botanique	
Parasitologie	
Anatomie	
Anatomie générale et Histologie	
Physiologie	
Pathologie interne	
Pathologie externe	
Pathologie et Thérapeutique générales	
Anatomie pathologique	
Médecine opératoire	
Médecine expérimentale et comparée	
Médecine légale	
Hygiène	
Thérapeutique	
Pharmacologie	

Professeur adjoint

Clinique des maladies des femmes	M. LAROYENNE.
--	---------------

Chargés de cours complémentaires

Maladies des voies urinaires	MM. CHANDELUX,	agrégé
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,	—
Propédeutique médicale	ROQUE,	—
Propédeutique chirurgicale	ROLLET,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Anatomie pathologique	DEVIC,	—
Physiologie	DOYON,	—
Accouchements	FABRE,	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—
Hydrologie et matières alimentaires	CAUSSE,	docteur des sciences

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	VALLAS	NOVÉ-JOSSERAND	CHATIN
ROUX	SIRAUD	BERARD	VILLARD
COLLET	DURAND	SAMBUC	TIXIER
BOYER	PIC	BORDIER	FABRE
BARRAL	PAVIOT	COURMONT (P.)	REGAUD
MOREAU			

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. LACASSAGNE, président ; FLORENCE, assesseur ;
MM. COLLET et P. COURMONT, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

AVANT-PROPOS

Dans cette étude nous n'avons pas la prétention de présenter une biographie détaillée des chirurgiens dijonnais au xviii^e siècle, nous ne ferons que citer leurs œuvres en donnant une courte analyse de celles qui nous ont paru avoir de la valeur, et reproduire quelques passages de leurs ouvrages indiquant nettement leur caractère. Ayant eu en mains, aux archives municipales, les documents relatifs à la communauté des barbiers-chirurgiens, nous en avons inséré quelques-uns dans notre travail, sans avoir eu pour cela l'intention de tracer une histoire du collège de chirurgie de Dijon, mais simplement d'indiquer une source très riche de documents.

Nous avons été aidé dans ces recherches par M. le professeur Broussolles, dont la grande érudition nous a été d'un précieux secours ; qu'il reçoive nos remerciements, ainsi que M. le professeur Gautrelet, pour avoir mis à notre disposition des manuscrits qui sont sa propriété.

Nous prions nos professeurs de Dijon, en particulier MM. les D^{rs} Cottin et Édouard Morlot, dont nous avons été l'interne à l'hôpital, M. le D^r Deroye, directeur de l'École de médecine, de vouloir bien accepter l'humble hommage de ce travail en reconnaissance de l'instruction qu'ils nous ont donnée.

M. le professeur Lacassagne a droit à notre reconnaissance en acceptant la présidence de notre thèse.

CHIRURGIENS DIJONNAIS

au XVIII^e siècle

(Maret, Hoin, Énaux, Leroux, Chaussier).

Ce n'est qu'au xv^e siècle que les barbiers-chirurgiens formèrent une corporation. Avant cette époque, rien n'indique qu'à Dijon, l'exercice de la chirurgie fût réglementé.

Les ducs de Bourgogne donnaient des lettres patentes, telle celle de Jean Sans-Peur en 1408, dans laquelle on peut lire : « Personne oncque se entremettre de exercer office de médecine, sans avoir licence ou autorité en étude générale ou être approuvé » :

De plus pour pratiquer la médecine, il fallait passer une thèse. Aux candidats ignorants était réservée la mésaventure dont fut victime Guillaume Curliber qui, reconnu incapable, se vit expulser de la ville par les soins de l'autorité municipale. De temps en temps on jugeait des gens employant pour guérir des moyens suspects et voulant reconnaître les maladies d'après les urines. Ces procès étaient entrepris à l'instigation des médecins, et les accusés, regardés plutôt comme sorciers, étaient pendus s'ils n'avaient soin par une fuite précipitée de mettre une distance raisonnable entre leur cou et la corde.

C'est donc aux médecins qu'on délivre des lettres-patentes, ce sont eux qui sont assujettis à passer des examens, qui ordonnent des poursuites ; mais à aucune occasion il n'est fait mention des chirurgiens. Il est donc

probable qu'il n'était pas nécessaire pour pratiquer la chirurgie d'avoir un titre, et que cette profession était accessible à tous.

En 1426, les barbiers-chirurgiens formèrent une corporation dont les statuts furent approuvés par la mairie le 22 avril. Les principaux articles interdisaient le travail des dimanches et fêtes, défendaient aux maîtres de débaucher les valets de leurs confrères, ainsi que de « besogner » aux étuves, et portaient que nul ne serait autorisé à tenir boutique qu'après avoir passé huit jours chez chacun des maîtres du métier où il avait à prouver sa capacité. et subi un examen portant sur l'anatomie, l'art de soigner les plaies et les fractures. D'après l'armorial de France, les armoiries de la communauté étaient : « d'argent, à une image de saint Cosme, en habit long de gueules, couvert d'un bonnet carré de sable ».

Ces statuts furent homologués en 1479 par Louis XI, après l'annexion du duché de Bourgogne au royaume de France, à la mort de Charles le Téméraire, qui fut le premier à doter ses compagnies de chirurgiens militaires. Avant cette époque les praticiens dijonnais étaient indépendants du premier chirurgien du roi, et ne portaient leurs requêtes qu'aux ducs de Bourgogne.

Ainsi Jehannin Massey et Menault de la Riole le 5 novembre 1462 adressent un rapport au duc de Bourgogne s'opposant aux fins de la requête d'autres barbiers soignant jurés qui demandaient à exercer un droit d'inspection sur les chirurgiens et barbiers de ses États, ainsi qu'à être autorisés à soigner les lépreux. Vers la même époque, une demande fut faite au duc de Bourgogne d'interdire l'exercice de la médecine et de la chirurgie à

quiconque ne serait pourvu de titres exigés par les ordonnances.

En 1486, le 26 octobre, les statuts de 1426 furent modifiés. Dans ceux-ci on trouvait : « Défense aux chirurgiens étrangers de traiter des relaxions, roughtures, pierre, faire incision, cataracter dans les maladies des yeux » sous peine de cent sols d'amende. Ceux de la ville qui s'entremettraient de tailler, ne pourraient tenir « ouvrier » (boutique), le métier de tailler étant infâme. Ils ne pourraient traiter un blessé déjà soigné par un autre, que par ordre de la justice, et en sa présence et celle des jurés. Ils ne tiendraient chez eux ni jeux dissolus ni mauvais commerce. Ils ne pourraient se faire remplacer que par des gens idoines de l'avis des jurés en cas d'absence indispensable.

Indépendamment des quatre fers de lancette que le récipiendaire était tenu de faire dans les huit jours chez chacun des barbiers jurés, ils seraient tenus de « saigner, ventouser et appliquer sensues, faire barbe et petits cheveux selon chose licite ». Ces règlements écartaient de la profession les personnes n'ayant pas satisfait aux prescriptions exigées. Cependant en cas d'épidémie, sans aucun titre, on pouvait se dévouer aux malades, cela surtout dans l'espoir d'un adoucissement aux règles établies.

C'est ce que fit vers 1480 Girard Sauvestre, compagnon barbier, ainsi que nous l'apprend sa requête à la chambre de ville dans laquelle il demande l'autorisation de tenir ouvrier, moyennant le paiement des droits ordinaires, en considération des services rendus lors d'une épidémie.

Les chirurgiens dijonnais, fiers de leurs prérogatives et de leurs privilèges, poursuivaient impitoyablement les

profanes qui osaient toucher à leurs droits, et ils étaient nombreux ceux qui, à part les membres de la corporation, s'occupaient de chirurgie.

Par exemple, pour les religieux des ordres mendiants, la guérison des plaies n'avait point de secret. Les frères de la Miséricorde, chargés d'accompagner les condamnés au supplice, possédaient une pommade dont la vente était approuvée par les autorités. Ce merveilleux onguent guérissant tout et tous, même les chevaux, était de la graisse de pendu fondue. C'est à se demander si ces religieux attachaient une valeur thérapeutique à leur trouvaille, ou s'ils la vendaient au même titre que la corde de même origine, comme porte-bonheur.

Les apothicaires regrettèrent d'être sortis de leurs fonctions, car les chirurgiens les appelèrent devant le Parlement qui rendit un décret les reléguant dans leur boutique, à la préparation des médicaments. Il est curieux à ce sujet de parcourir ce plaidoyer :

« Plaidoyé fait au Parlement de Bourgogne, sur le règlement des médecins et apothicaires touchant à l'exercice de leur art et profession », Dijon, 1605.

C'est un règlement formé de sept articles que les chirurgiens dijonnais voulaient appliquer aux apothicaires de la ville, et dans lequel on reconnaîtra plusieurs des règles actuellement en vigueur. En voici l'énumération :

1° Examen des apothicaires par deux médecins et l'échevin de la ville ;

2° Ils ne doivent pas donner les purges ni pratiquer la saignée ;

3° Défense de délivrer des médicaments sur la présen-

tation d'ordonnances autres que celles des médecins et chirurgiens ;

4° Tenir un livre d'ordonnances ;

5° Avoir une armoire fermée à clef, pour les médicaments « vénéneux » et n'en donner qu'aux gens qu'ils connaissent sous peine d'être responsables ;

6° Tenir un même livre « antidotaire » ;

7° Visite des boutiques des apothicaires deux fois l'an.

Ce règlement très équitable, ne lésant aucunement les pharmaciens, mais, comme nous le disions plus haut, les reléguant à leur simple rôle, fut présenté et défendu par Guillaume, maître en chirurgie, discuté par Bernier, docteur-médecin ; les conclusions favorables aux médecins furent rendues par de Vallenelle, avocat général du roi.

Les barbiers, perruquiers-étuvistes s'occupaient aussi de soigner les malades, mais les chirurgiens, par une délibération du 3 juin 1672 de la chambre de ville, leur font défense d'exercer la chirurgie directement ou indirectement, sous peine de cent livres d'amende.

A Dijon, comme partout ailleurs, les médecins dédaignaient leurs rivaux tant que ceux-ci ne pouvaient leur nuire, mais quand le collège de médecine trouva que la corporation des chirurgiens pouvait lui porter ombrage, il voulut la dominer, l'assujettir.

Il suivait en cela l'exemple de la Faculté de médecine de Paris, qui n'omettait jamais de faire parvenir à Dijon les décrets que le Parlement de la capitale rendait contre les chirurgiens.

Tel celui de 1660 : « Arrêt du Parlement homologuant l'acte d'union des communautés des chirurgiens jurés et des barbiers-chirurgiens de cette ville, à charge de rester

soumise à la Faculté de médecine, et avec défense aux chirurgiens et aux barbiers de faire des lectures et actes publics, de prendre des titres universitaires et de porter robes et bonnets s'ils ne sont maîtres ès arts. »

En retour, le collège de médecine de Dijon portait ses plaintes contre les chirurgiens à la Faculté de médecine de Paris.

Les chirurgiens dijonnais restaient indifférents à des attaques aussi mesquines, insuffisantes pour leur retirer la confiance de leurs malades. Ils étaient beaucoup plus affectés des critiques injustes que répandaient dans le public les médecins au sujet de leurs cures.

Ainsi, par exemple, Dechaux, maître en chirurgie, opérant un calcul vésical, rencontre une prostate squirreuse, l'empêchant d'avoir la pierre une première fois, il attend trois semaines pour l'extraire, immédiatement les médecins s'emparent du fait et ajoutent : « que M. Héliotte (le malade) n'avait jamais eu de pierre dans la vessie (quoiqu'elle eût été touchée par deux confrères de M. Dechaux qui assistaient à la première opération) et que son chirurgien, pour cacher la honte de l'avoir taillé sans nécessité, avait supposé une pierre le jour qu'il disait en avoir fait l'extraction. Cette calomnie, saisie avec avidité par un public ingrat, parvint jusqu'à M. Dechaux qui en fut si vivement affecté, qu'une fièvre maligne s'alluma dans son sein et le fit périr ».

Ce sont les commentaires que donne Maret sur la mort de son confrère (1).

L'enseignement qui sort de ces quelques lignes est

(1) VIII^e conférence de chirurgie, le 17 août 1761.

qu'autrefois comme aujourd'hui, le public ignorant ne manquait jamais de prêter une oreille attentive à la critique, surtout à la critique malveillante.

A Dijon, ce sont les chirurgiens qui, les premiers, demandent l'unité de la médecine et de la chirurgie, c'est à ceux du XVIII^e siècle à qui l'on doit le plus grand progrès dans cet ordre d'idées. Les études chirurgicales, recevant une impulsion heureuse de ces hommes d'élite, se tournent définitivement vers des théories nouvelles et cette fois justes.

N'est-ce pas Hoin, en effet, qui dit à la troisième conférence de chirurgie, le 30 mars 1761 : « Il y a plus de cas que l'on pense où l'on doit prudemment s'écarter des principes les plus universellement reçus. »

Chaussier dans les *Maladies des yeux*, traduit de l'anglais, ne donne-t-il pas cet avis au lecteur :

« Nous avons un grand nombre de traités pour les maladies des yeux qui ont des fautes essentielles, parce que leurs auteurs manquent de connaissances dans les différentes branches de guérir. Pour cette raison, ceux qui étaient uniquement opérateurs pour les yeux ignoraient toujours le traitement médicinal pour l'accomplissement de la cure, et d'autre part, les médecins n'avaient souvent aucune connaissance de la partie opératoire de l'anatomie, et même des caractères distinctifs de ces maladies, ce livre n'a pas ce défaut. » Comme conclusion de cette traduction : « Si on produit une théorie sur la pratique de la médecine qui est à l'A B C, elle sera simplement fondée sur des observations et appuyée par l'expérience, par l'anatomie. »

Fourcroy en l'appelant à Paris en 1794, pour réorga-

niser l'enseignement médical, a fait un choix judicieux, aussi se reposa-t-il complètement sur son collaborateur de cette lourde tâche.

Et Leroux, qui toujours demanda l'unité de la médecine et de la chirurgie, n'écrit-il pas dans sa préface de la dissertation sur la rage : « La vérité est souvent près de nous et très simple, mais on ne la voit pas, on veut quelque chose de plus merveilleux, de plus inconcevable, de plus difficile. » Profonde pensée philosophique de ce praticien qui recherchait avant tout la simplicité, différant en cela d'un grand nombre de ses confrères qui, au contraire, prenaient plaisir, on le croirait, à compliquer les théories.

Dès 1730, l'idée vint aux chirurgiens de se réunir en une société, dans laquelle seraient uniquement discutées les questions scientifiques. Cette tentative échoua, un article du règlement ayant trouvé la désapprobation générale des maîtres, et les promoteurs n'ayant pas voulu supprimer cette clause qui obligeait à assister à toutes les conférences, ce qui était, il faut l'avouer, excessif. En 1761, Hoin, en supprimant l'article cause de l'échec en 1730, parvint à organiser cette société.

Voici d'ailleurs le règlement de cette société :

SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

*Mémoires et observations de chirurgie ou Conférences chirurgicales,
par une société de maîtres en chirurgie de la ville de Dijon.*

TOME I. — Contenant 16 conférences, du 23 février 1761 au 15 mars 1762.

Rédigées par J.-J.-L. Hoin.

RÈGLEMENT

Pour les conférences des maîtres en chirurgie de Dijon,

Tiré en partie de celui du 18 mars 1751, donné par le roi pour l'Académie royale de chirurgie.

Le 16 février 1761, les maîtres en chirurgie de la ville de Dijon, assemblés en leur chambre commune, désirant, pour entretenir l'union et l'émulation qui règnent parmi eux, se communiquer les progrès qu'ils peuvent se faire dans leur art et le rendre par là plus utile au public, ont délibéré qu'ils feraient des conférences sur les différentes parties de la chirurgie, et en même temps ils ont consenti à se conformer aux vingt articles de ce règlement, dont ils se réservent le droit d'augmenter le nombre par de nouvelles délibérations, lorsqu'ils le croiront convenable à l'utilité de leur projet.

ARTICLE PREMIER

Tous les maîtres en chirurgie s'assembleront dans leur chambre commune le premier lundi de chaque mois de l'année, ou le second, le troisième lundi, si les précédents sont des jours de fête, pour y tenir des conférences sur les théories et la pratique de leur science.

Néanmoins aucun maître en particulier ne sera obligé d'y assister, à l'exception des trois officiers ci-dessous nommés, qui auront soin de faire avertir, lorsqu'ils seront empêchés de s'y trouver.

ARTICLE II

Les trois officiers seront un directeur, un vice-directeur et un secrétaire, que les maîtres éliront à la pluralité des voix,

ARTICLE III

L'office du directeur sera de convoquer tous les maîtres aux conférences par des billets qu'il fera porter chez eux la veille du jour que chacune se tiendra, d'en diriger les travaux, d'en faire observer les règlements, d'ouvrir les séances aux heures marquées, de présider aux assemblées, de recueillir les voix, de prononcer les résultats des délibérations, de nommer les commissaires pour l'examen des ouvrages qui en exigeront, et de veiller exactement à ce que tout se passe avec décence dans les assemblées.

ARTICLE IV

L'office du vice-directeur sera de remplacer le directeur absent. Lorsque le vice-directeur sera dans le cas du dernier, il sera remplacé par le plus ancien des maîtres présents, en observant l'ordre du tableau, à l'exception du secrétaire qui ne pourra remplir deux offices à la fois.

ARTICLE V

Le directeur et le vice-directeur seront élus chaque année à la première conférence du mois de janvier, et ils ne pourront pas être continués deux années de suite dans le même office.

ARTICLE VI

L'office du secrétaire sera d'écrire sur un registre destiné à cet usage les délibérations faites au sujet des conférences, les titres ou l'extrait des mémoires qui y auront été lus, le précis des observations et des réflexions importantes qui y auront été exposées de vive voix, les noms des maîtres qui y auraient assisté et les opuscules qu'on jugera utile de copier entièrement sur le registre.

ARTICLE VII

Le secrétaire sera aussi électif tous les ans à la première conférence de chaque mois de janvier, mais il pourra être continué à la pluralité des voix.

ARTICLE VIII

Lorsque le secrétaire ne pourra assister à une conférence, le directeur chargera de son office tel maître qu'il lui plaira de nommer, pour en remplir les fonctions cette fois seulement.

ARTICLE IX

Aucun des trois officiers ne sera destitué dans le cours de l'année de l'élection qui en aura été faite, mais en cas de mort de l'un d'entre eux, les maîtres nommeront à sa place à la première conférence qui suivra son décès.

ARTICLE X

Chaque conférence commencera à deux heures de relevée et finira à quatre heures, le premier quart d'heure sera donné pour s'assembler. A deux heures et un quart de l'horloge de Saint-Bénigne, le directeur, ou celui qui en tiendra la place, avertira le secrétaire d'ouvrir la conférence par la lecture du retenu sur le registre de ce qui aura été fait pendant la conférence précédente. Après quoi les maîtres qui auront quelques mémoires, observations, remarques ou réflexions à communiquer, les liront ou les exprimeront de vive voix à leur tour selon le rang d'ancienneté.

ARTICLE XI

Chaque mémoire sera lu deux fois s'il est besoin, à la même conférence ou à deux conférences particulières. On

n'interrompra jamais à la première lecture, et on ne pourra faire des observations sur cet ouvrage qu'à la seconde lecture qui ne sera point refusée lorsqu'elle aura été demandée. Si après cette seconde lecture, on juge que l'ouvrage dont il s'agira mérite un examen plus particulier, il sera donné à un ou à plusieurs maîtres nommés commissaires à cet effet par le directeur, ou par celui qui en tiendra la place, et ils feront leur rapport dans un temps marqué. Mais dans le cas où les commissaires auraient besoin de quelques éclaircissements de la part des auteurs des mémoires, ces éclaircissements seront lus aussi à une conférence.

ARTICLE XII

Les mémoires qui auront été lus, et que les auteurs auront réformés sur les observations qui auront pu être faites, seront remis incessamment au secrétaire, lequel y mettra son apostille avec la date du jour auquel chaque mémoire aura été lu. Ces mémoires seront conservés dans l'armoire de la communauté ou copiés sur les registres des conférences à moins que les auteurs n'y veuillent pas consentir. Dans ce dernier cas, le secrétaire en fera simplement un extrait sur une feuille volante, ou le recevra des auteurs pour le copier ou le faire copier sur le registre.

ARTICLE XIII

Aucun extrait fait par l'auteur ou par le secrétaire ne sera copié sur le registre qu'il n'ait été lu dans une conférence, approuvé par les maîtres et par l'auteur s'il a été fait par le secrétaire. Le directeur, le secrétaire et l'auteur signeront la feuille du registre où l'on aura inscrit la copie approuvée.

ARTICLE XIV

Les maîtres s'occuperont dans leurs conférences à perfectionner la théorie et la pratique de la chirurgie, par des recherches et des découvertes sur la physique du corps humain, et sur les causes, les effets et les indications des maladies chirurgicales. Ils s'attacheront surtout à marquer avec précision les cas dans lesquels on doit faire ou omettre les opérations, la tenue et la manière de les pratiquer, ce qui doit les précéder et ce qui doit les suivre. Ils indiqueront les remèdes chirurgicaux convenables à chaque maladie, et les raisons qui auront déterminé à les employer.

ARTICLE XV

Ils auront soin de recueillir les observations ou les descriptions des maladies chirurgicales qui auront paru extraordinaires, ou pour lesquelles on aura employé des remèdes particuliers et des opérations nouvelles.

ARTICLE XVI

Ils donneront l'histoire des pratiques et l'origine des méthodes qu'on leur a substituées, en observant les raisons de préférence qui ont fait adopter celles-ci.

ARTICLE XVII

Le temps des conférences sera rempli par la lecture des différents ouvrages des maîtres sur ces objets et par leurs réflexions sur ces écrits. Mais quand ils ne suffiront pas pour occuper pendant les deux heures qui leur sont destinées, on terminera la séance par la lecture de quelque extrait d'ouvrage nouveau sur la chirurgie ou par celle

de l'ouvrage même. Si par quelques circonstances imprévues, il ne se trouve point de maître qui ait un mémoire particulier ou un extrait à lire dans une conférence, elle sera remplie par la lecture et la description d'un des mémoires de l'Académie royale de chirurgie, ou de tel autre article d'un bon livre sur cette science qu'il plaira au directeur, au vice-directeur ou au secrétaire de choisir, et qu'ils auront eu l'attention d'apporter en cas de besoin.

ARTICLE XVIII

A la fin de chaque conférence, le directeur ou celui qui en tiendra la place, le secrétaire et les maîtres qui y auront lu quelque ouvrage signeront le registre, après que l'on y aura inscrit la date du jour fixé pour la conférence prochaine, dont les maîtres pourront diminuer le terme ordinaire d'un mois de distance selon l'exigence des cas.

ARTICLE XIX

Lorsque les maîtres se trouveront dans le cas de faire imprimer le résultat de leurs conférences, ils n'inséreront dans leur recueil destiné à la presse aucun ouvrage des auteurs vivant parmi eux que du consentement de ceux-ci, sans qu'ils puissent être forcés à le donner.

ARTICLE XX

Ce règlement sera lu dans la première conférence, transcrit à la tête du registre et signé par tous les maîtres présents pour y recourir en cas de besoin. Il sera signé aussi par chaque nouveau maître, après lui en avoir fait la lecture à la première conférence qui suivra sa réception.

Les officiers nommés pour l'année 1761 sont :

M. MARET, directeur; M. AMIOT, vice-directeur, et M. HOIN, secrétaire.

Liste des maîtres en chirurgie de la ville de Dijon lors de
l'établissement de la conférence.

M. AMIOT	reçu en	1717	M. HOIN	reçu en	1744
M. POULIN	— —	1719		lieut. en	1759
M. MARET	— —	1733	M. RAVACHAT	reçu en	1753
M. CRÉPEY	— —	1733	M. POINSOTTE-MAU-		
M. CARRÉ	— —	1736	VILLY	reçu en	1754
M. JULIEN-JEANNE		1741	M. ÉNAUX	— —	1754
			M. LEROUX	— —	1757

Combien de temps cette société exista-t-elle? Nous ne saurions le dire, n'ayant pu nous procurer que les conférences de la première année, cependant nous ne croyons pas que sa durée fut aussi éphémère. Un des buts de cette société était de créer une sélection parmi les chirurgiens, les diviser en deux classes nettement séparées, d'un côté les lettrés, de l'autre les illettrés. C'est la continuation de la lutte : écarter les charlatans ne pouvant comprendre et par conséquent exercer la chirurgie, et qui vivaient à ses dépens, comme nous le montre Hoin dans les commentaires qu'il ajoute au discours de Morand, prononcé le 29 octobre 1743 à l'ouverture des Écoles de chirurgie, sur la nécessité aux chirurgiens d'être lettrés : « Mais les avantages de la chirurgie ne lui faisoient pas perdre de vue le nombre de sujets faibles qu'elle nourrissoit, les gens sans lettre, sans étude, sans éducation quelquefois, dont les esprits grossiers, incultes, ne pouvoient distinguer le vrai du faux, confondoient la saine pratique avec le ridicule empyrisme des femmelettes, les préceptes des maîtres

avec le jargon des charlatans, couvroient par leur grand nombre les railions lumineux qui partoient des vrais chirurgiens, et s'ils les réfléchissoient quelquefois, ce n'étoit que dans un faux jour, ces ombres de chirurgiens nourries dans l'ignorance, digne fruit de leur stupidité, n'étoient que des organes grossiers qui ne pouvoient point se fléchir au gré de la vraie chirurgie, faibles copistes, mais inventeurs pernicieux, ils ne faisoient que des chefs-d'œuvre funestes aux innocentes victimes qu'ils accabloient. »

Et le remède à cet état de choses :

« C'est pour éviter qu'il se forme de nouveaux sectateurs de l'ignorance, que la chirurgie n'admet plus chez elle que des gens dont l'esprit cultivé par l'éducation, orné par les lettres, détruira les taches qui obscurcissent son éclat. »

La guerre aux charlatans, tel était le mot d'ordre de cette société ; leur ruine, tel était son but.

Mais ne voulant pas que leur rêve devînt une utopie, ils instituèrent des cours gratuits : cours d'accouchement par Énaux, d'anatomie et de maladies des yeux par Chaussier, de botanique par Durande, de matière médicale par Guyton de Morveau et par Maret ; Leroux demandait l'établissement à l'hôpital d'un professeur de clinique, trouvant la simple visite insuffisante à l'éducation médicale des étudiants.

Mais tout cela n'empêchait pas les étrangers à la profession d'exercer la chirurgie ; les pouvoirs publics autorisaient même cet exercice illégal, la décision suivante de la municipalité nous le prouve : « Quand les empyriques veulent faire une opération, ils sont surveillés par deux chirurgiens du collège. »

Il fallut la réorganisation des trois Écoles de médecine par la Convention (Paris, Montpellier, Strasbourg), pour que cet état de chose cessât, et pour réglementer l'exercice de la chirurgie.

Nous ne pouvons qu'être heureux du choix que l'on fit de Chaussier, un Dijonnais, pour jeter les premières bases des Écoles de médecine.

Plusieurs chirurgiens dijonnais du XVIII^e siècle méritent plus qu'une simple citation de nom. Nous allons donc dans de courtes biographies montrer les progrès que doit la chirurgie à Maret, Hoin, Énaux, Leroux, Chaussier.

MARET (Jean-Philibert)

8 octobre 1705 — novembre 1780.

Maître en chirurgie, chirurgien de l'hôpital, pensionnaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

Maret (Jean-Philibert) naquit à Dijon le 8 octobre 1705. Plusieurs membres de sa famille s'adonnèrent à la chirurgie : son aïeul, son père pratiquèrent cet art à Dijon, son oncle, à Rome, un autre de ses frères fut également chirurgien ; son neveu, Hugues Maret, exerça la médecine dans la capitale bourguignonne, où il acquit un grand renom.

Ce fut une figure sympathique, une peut-être des plus intéressantes à étudier, parmi les hommes qui à cette époque se dévouèrent au bien de l'humanité ; il fut non seulement un savant médecin, habile praticien, mais aussi

un héros, héros obscur il est vrai, en plaçant au-dessus de tout la dignité du nom qu'il portait.

Il commença ses études avec son père, mais celui-ci l'envoya bientôt, voulant donner plus d'essor à son jeune esprit, auprès de son oncle, chirurgien à Rome. Après quelque temps passé avec ce parent, il revint en France, à Paris, où il se perfectionna, puis à Dijon, où il s'installa en 1733.

Il se distingua par son dévouement pour les pauvres qu'il soignait avec un désintéressement rare, ne craignant aucune fatigue, et répondant immédiatement au premier appel, lors même qu'il était sûr de n'en retirer aucun avantage pécuniaire. Tout ce qui était malheureux lui inspirait de la pitié, et il ne laissait jamais la misère sans soulagement, aussi était-il adoré de tous les miséreux de la ville. C'est lui qui fut un des premiers et des plus ardents promoteurs de l'établissement de la Chambre des pauvres qui était installée dans le lieu de réunion des maîtres en chirurgie, Porte-Guillaume, et où les pauvres, dont l'état de santé n'était pas assez grave pour être hospitalisés, étaient sûrs de trouver un chirurgien pour les panser et les secourir, et quand c'était Maret, un protecteur, presque un ami.

Ses confrères l'avaient en grande estime, tant pour son grand talent que pour sa bonté, aussi fut-il regretté de tous, et neuf ans après sa mort, Chaussier disait de lui à une séance de l'Académie : « Ces abus ont déjà été remarqués et exposés par Jean Maret, dont le nom et le souvenir seront toujours si précieux à cette académie (1). »

(1) Observation chirurgico-légale sur un point important de la jurisprudence criminelle, lue à l'Académie le 20 décembre 1789, page 25.

Reconnaissant ses capacités, les chirurgiens l'avaient le premier nommé directeur de leur société en 1761.

Comme un autre de ses contemporains, Hoin, il tomba au champ d'honneur à l'âge de soixante-trois ans. En revenant de soigner un malade par une froide nuit d'hiver, le sol était couvert de glace, il glissa et se fractura le col du fémur. Ne passant personne et ne pouvant se faire aider, il fut obligé de regagner seul et à pied son habitation ; en faisant les derniers efforts pour monter dans sa chambre, il ressentit dans la cuisse une violente douleur qui produisit une syncope assez grave, et c'est dans cet état qu'on le trouva. Voici, croyons-nous ce qui s'était passé au point de vue pathologique : la première chute lui valut une fracture avec engrenement, mais la marche et surtout la montée des escaliers lui transformèrent cette lésion en une fracture complète qui se produisit au moment où il ressentit cette douleur. Jamais il ne se remit complètement de cet accident, il resta boiteux ; ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs, dès que son état le lui permit et selon ses forces, de s'adonner comme auparavant à tous ses malades.

Mais où Maret devint véritablement héroïque, ce fut à la mort de ses deux frères, peu fortunés et laissant une nombreuse famille. A l'âge de trente et un ans, malgré son plus vif désir et ses goûts de se créer une famille, il se condamna volontairement au célibat, remplaçant ainsi les pères et mères de ses huit neveux et nièces. On eut recours dans son entourage à toutes sortes de considérations pour le faire marier, ce qu'il désirait lui-même ; à tous il répondait qu'il craindrait d'amoindrir l'affection qu'il portait à ses neveux, s'il se constituait un foyer. Il fut

aidé pécuniairement dans cette œuvre, par son frère, vénérable prêtre, curé de Velars-lès-Dijon. C'est bien le mot d'héroïsme qu'il convient d'appliquer à cet acte, et ce trait trace le caractère de Maret : abnégation de lui-même, se priver au besoin pour soulager les misères d'autrui.

Devant un tel exemple, ses neveux le suivirent dans cette voie et reconnurent ses bontés, en entourant de respect et de gloire leur nom patronymique. L'un fut Hugues Maret, célèbre médecin, qui profitant des leçons d'honneur de l'homme de bien qui lui servit de père, se dévoua aux malades. Ce dévouement causa sa mort. Étant médecin des épidémies, il fut chargé d'étudier et d'arrêter la marche d'une fièvre pestilentielle qui désolait le village de Fresne, combattit et arrêta le fléau, sauvant ainsi un grand nombre d'existences ; mais il avait en même temps pris le germe de cette terrible maladie et, après avoir par son dévouement arraché ses semblables au trépas, il fut lui-même terrassé et mourut peu de temps après, en 1785. Son fils aussi illustra le nom ; il fut le comte Maret, duc de Bassano, conseiller d'État sous le premier Empire. L'héroïsme de Jean Maret eut donc une satisfaction, c'est d'avoir formé de tels hommes, car plus que ses frères, il fut le père, le véritable père de ses neveux.

Le grand travail de Jean-Philibert Maret fut une étude sur la taille en deux temps : *Avantages de différer l'extraction de la pierre de la vessie aussitôt qu'il s'y présente des obstacles le jour de l'incision.*

Le premier il posa en principe que, dans certains cas, bien spécifiés, il y avait avantage à attendre quelques jours avant de retirer la pierre.

On s'aperçoit en lisant ce mémoire que le but du chirurgien était de ne pas poursuivre trop longtemps des manœuvres dangereuses :

« On peut se dispenser, écrit-il, de suivre cette méthode (la taille en deux temps) quand il n'y a presque point d'obstacle à la sortie du calcul, mais elle est absolument nécessaire lorsqu'il s'en présente de considérables. Et les cas où il serait dangereux de retirer la pierre le même jour que l'incision a été faite sont ici au nombre de neuf : 1° exténuation du malade; 2° cicatrices endurcies du périnée ou anciennes fistules de cette partie; 3° les abcès; 4° l'engorgement et le squirre des prostates; 5° une incision trop petite; 6° l'hémorragie; 7° les pierres enkystées; 8° la mauvaise conformation ou l'état maladif de la vessie; 9° le trop grand nombre de pierres. »

Et comme conclusion, il ajoute que désormais le chirurgien ne croie plus sa réputation intéressée à tailler en deux temps, et que le public apprenne à suspendre son jugement sur des objets qui sont absolument hors de la sphère de ses connaissances. Il est plus difficile que la seconde partie d'un tel souhait s'accomplisse que la première.

On a encore de lui deux belles observations de fracture du bassin (1765-1774) relatées par Malgaigne dans son traité des fractures (1). Comme lésions assez rares du corps du pubis et de l'ischion; c'est à propos de la première qu'il donne le conseil suivant :

« Les douleurs proviennent de la commotion médullaire, il ne faut jamais toucher le malade, ni essayer

(1) Tome I, pages 645 et 648.

aucune manœuvre quand on s'aperçoit qu'il n'y a aucun dérangement sensible. »

La cause des douleurs peut être sujette à discussion, mais quant au conseil qui suit, il est de la plus haute importance et de la plus grande justesse. Dans ce cas en effet, le meilleur et le plus sûr traitement est l'immobilisation.

On a de lui des travaux sur la pustule maligne et une observation sur une hernie crurale d'un volume considérable, lue à la Société de chirurgie de Dijon ; des études, comme tous les médecins et chirurgiens de cette époque, sur la gravelle.

Pour finir et comme éloge, nous ne pouvons que citer ces paroles de Chaussier :

« Et quoique nous ayons souvent une manière bien différente d'envisager les objets, nous avouons avec plaisir que ses réflexions nous ont été fort utiles, c'est un hommage que nous devons à la vérité, et que nous aimons à rendre à la mémoire de cet excellent homme (1). »

(1) *Observations chirurgico-légales sur un point important de jurisprudence criminelle*, page 25.

HOIN (Pierre Belle-Isle) (1).

Pierre Hoin Belle-Isle, maître-chirurgien, prévôt de de la compagnie de chirurgiens, naquit près de Citeaux.

Son traité de la peste (1724) fut réimprimé quelques années plus tard. On a de lui une observation sur des pierres tirées des reins dans les mémoires de Trévoux (1723). Nous avons parcouru un manuscrit : *Des principes de chirurgie* (1725) par demandes et par réponses, et un autre : *Remèdes des maladies les plus fréquentes* (1739).

Son fils nous a conservé un grand nombre d'observations (143 cas) de lui, et six mémoires,

Nous ne signalerons qu'un cas de « fracture des os de la jambe cassés très obliquement et compliquée de plaie » où le cal fut obtenu par la pression d'une cheville de bois remplissant l'office de la pointe en métal de Malgaigne. D'autres observations furent rapportées par son fils, et imprimées dans les mémoires de la Société de chirurgie de Paris (tomes III, 1757 et V, 1774) : « sur un énorme polype utérin » et sur « un cas d'extirpation de l'œil ».

Ce chirurgien recueillait avec soin tous les cas de sa pratique particulière et ceux qu'il pouvait voir en consultation avec ses confrères ou dans son service à l'hôpital. Beaucoup d'observations proviennent encore d'une consultation externe donnée par les chirurgiens à tour de rôle dans une maison située Porte-Guillaume.

(1) Nous ne faisons que reproduire l'article sur ce chirurgien des : « Médecins et chirurgiens dijonnais au XVIII^e siècle », par M. le Dr BROUSSOLLE, professeur suppléant à l'École de médecine de Dijon, dans *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*.

Cette habitude de ne rien laisser perdre qui puisse intéresser la science ou la pratique médicale devait être suivie par son fils :

HOIN (Jean-Jacques-Louis)

(12 avril 1722 — 4 octobre 1773).

Lieutenant de monsieur le premier chirurgien du roi, chirurgien de l'hôpital, pensionnaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, associé de l'Académie royale de chirurgie.

Hoin (Jean-Jacques-Louis), établi médecin en 1744 fut nommé en 1748 chirurgien-alterne de l'hôpital.

C'est à Dijon qu'il fit ses études sous la direction de son père. Plus tard il l'imita en ne laissant jamais un cas sérieux sans en prendre note et laissa quatorze volumes in-quarto de cinq à six cents pages, qui sont la propriété de M. le Dr Gautrelet, professeur à l'École de médecine de Dijon.

Il traitait des questions à l'ordre du jour, surtout celles relatives à la pierre, à la gravelle, à la hernie, et aux opérations s'y rapportant, dans ses manuscrits, ses relations à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, ses publications à la Société royale de chirurgie, ses correspondances avec les chirurgiens distingués de l'époque : Pouteau de Lyon, Leca de Rouen, Caqué de Reims, Leblanc d'Orléans, avec ce dernier surtout, correspondant de l'Académie de Dijon et son ami.

Il eut ainsi avec Pouteau un échange de lettres au sujet de leur lithotome dilatateur qu'ils trouvèrent séparément. Mais ayant fait simplement une transformation de celui

du frère Côme (lithotome caché), il se trouva que ces instruments furent identiques à part quelques légers détails de petite importance. Aussi Pouteau d'accuser ou plutôt de laisser croire que le chirurgien dijonnais n'avait fait que copier son confrère lyonnais. Mais Hoin prouva que la description de son lithotome fut publiée la première dans un mémoire de l'Académie de Dijon, mémoire imprimé bien après celui de Lyon dans lequel était décrit celui de Pouteau, qui ne regarda donc que la date de l'impression et non celle de la publication.

Accusation qui n'aurait pas dû être portée si on avait connu la probité de Hoin, qui plaçait l'honneur de sa profession avant tout, qui n'admettait pas et à plus forte raison ne permettait pas qu'on lui attribuât ce qu'il n'avait pas fait, indiquant toujours, et pour cela il était prolix, très exactement la source de ses documents.

Travailleur infatigable, très habile, au courant de tout ce qui paraissait en livres médicaux, ne se contentant non seulement de les lire, mais de les avoir avec lui en sa possession. Ceux qu'il ne pouvait acheter il les empruntait, en prenait connaissance par une lecture attentive ; ensuite transcrivait le titre, et s'ils avaient une valeur les recopiait tout entiers, ou tout au moins prenait des notes très détaillées sur les passages les plus intéressants. C'est ce qui forme quelques volumes de la collection de M. le Dr Gautrelet, entre autres ceux-ci :

Extraits des livres de physique, médecine, chirurgie, pharmacie et histoire naturelle que j'ai lus et qui ne m'appartiennent pas, avec des remarques de quelques-uns de ces ouvrages; et les titres de mes livres sur les matières que j'ai lues. A Dijon, 1748.

C'est dans ce volume que l'on trouve recopié tout entier le codex de la Faculté de médecine de Paris de 1748.

Puis :

Observations relatives à la médecine, tirées des éphémérides des Allemands et des curieux de la nature.

Et :

Collection de médecine où l'on trouve plusieurs remarques concernant l'histoire de la médecine, sa théorie, sa pratique, et les ouvrages de quelques médecins.

Et encore :

Bibliothèque ophtalmique ou catalogue des différents ouvrages sur l'œil, son usage et ses maladies (1750 à 1760). »

Formant quatre volumes dans lesquels on trouve des extraits des livres de tous les célèbres oculistes, tels que : Buffon, Anel, Méry, Daviel, Petit, Tarin, Demours et Zinn, ou des sociétés savantes de l'époque. Ils contiennent des matériaux importants pour l'histoire de l'ophtalmologie de 1500 à 1752, avec des traductions et des analyses (1).

Ses dissertations sont émaillées à chaque pas de vues philosophiques, dont quelques-unes révèlent un profond penseur. On ne peut en effet qu'admirer cet homme quand on pense au labeur et au temps énormes qu'a dû coûter ce travail considérable.

C'était il est vrai son passe-temps que de lire et annoter. Il ne se plaisait que vers ses malades ou dans son cabinet de travail, plongé dans l'étude de toutes ces choses qui lui étaient si chères, et cela dans ses moments de loisir qui ne devaient pas être nombreux, car en plus de sa

(1) D^r BROUSSOLLE : *Médecins et chirurgiens au XVIII^e siècle*, p. 9.

visite hospitalière il avait une nombreuse clientèle, étant connu de toute la région pour son habileté. Il était même demandé comme opérateur ou pour donner son avis dans les cas difficiles jusque dans les provinces voisines.

Dans le monde savant, sa réputation dépassait les limites de sa province, de sa patrie même. Scarpa avait eu connaissance de ses travaux, de sa valeur, car on peut lire dans son traité des hernies : « Les nombreux succès que cet instrument (le dilatatoire) a obtenus entre les mains de l'inventeur (Leblanc d'Orléans), de Hoin et de plusieurs chirurgiens célèbres, ne permettent pas de douter de ses avantages (1). »

Ce médecin philosophe s'amusait à annoter quelques traités de philosophie, par exemple celui de *l'Homme* de Descartes et quelques-uns de Voltaire, et lui-même ne dédaigna pas la production d'un :

Discours sur l'utilité des passions par rapport à la santé, avec un éloge de M. Petit, et l'art de conserver sa santé, réduit à un seul principe, in-8°, Dijon, 1752.

Ouvrage de peu de valeur que nous avons parcouru et dans lequel est développé le contraste entre l'homme ému et celui indifférent aux passions gracieuses qui étaient d'après lui le seul principe pour conserver sa santé. On y trouve par exemple cette grande pensée digne des plus éminents philosophes :

« Hommes, ne vous plaignez pas de vos besoins, c'est la source de vos plaisirs (2). »

A la cinquième conférence de la Société de chirurgie le

(1) *Traité pratique des hernies*, par SCARPA, traduit de l'italien par M. CAYOL, docteur en médecine de la Faculté de Paris, 1812, p. 231.

(2) Page 85.

8 mai 1761, à propos de la lecture de la discussion de Lecat et du frère Côme, sur l'emploi du lithotome de ce dernier, lire ceci : « Une bonne cause se soutient assez par elle-même sans avoir besoin d'être étayée d'invectives qui indisposent le plus grand nombre de ceux-mêmes qui la saisissent avec avidité. »

On a de lui, à part ses manuscrits et ce dernier ouvrage, des dissertations lues à l'Académie de Dijon.

A chaque séance il lisait des mémoires très intéressants sur différents sujets. Parmi ceux qui valent encore la peine d'être parcourus, on a surtout des observations sur la pierre et les opérations qu'on pratiquait alors pour cette affection; un autre sur la taille de la femme en 1762 et édité en 1769, dans lequel il donne le conseil de varier les moyens suivant l'âge, la structure de la femme et la grosseur de la pierre. C'est à ce propos qu'il donna aux chirurgiens le conseil suivant, qui nous fait reconnaître en lui cette probité qui le guida pendant tout le temps de sa carrière médicale, aimant mieux compromettre sa réputation que de courir le risque de mettre son malade en danger :

« Il faut, dit-il, avoir le courage de risquer sa réputation pour le cas où on est obligé d'être lent, et il faut braver le préjugé qui fait connaître l'habileté d'un médecin à sa promptitude d'opérer. »

Puis des observations sur la cataracte, 1736 et 1754; sur des tumeurs et des polypes; sur un cas d'hermaphrodisme; sur la carie osseuse, entre autres une carie considérable et dont il s'est détaché une esquille trente-six ans après (1731-22 juillet 1768, le début à dix-huit ans); c'était probablement une ostéo-myélite.

Il étudia le spina-bifida qu'il admet avoir pour cause l'abondance du liquide rachidien, empêchant la soudure des trois pièces cartilagineuses : une centrale pour les apophyses et deux latérales pour le corps, et comme traitement palliatif, simplement, éviter la compression du rachis (1).

Il publia des travaux sur les hernies : *Essai sur différentes hernies* et *Communiqué à l'auteur de la nouvelle méthode d'opérer*, comprenant les hernies de l'estomac et celles qui ont leur issue par le bas-fond du bassin; il y a joint une observation sur une hernie rare avec gangrène et la description d'un bandage pour l'anus artificiel, que l'on peut lire dans la *Nouvelle méthode d'opérer la hernie par Leblanc, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans*.

Il opéra avec facilité les polypes du nez, après avoir transformé l'instrument de Levret pour les ligatures des polypes du vagin et de la matrice.

Ce qu'il y a d'important encore à remarquer, c'est que Hoin s'occupa de chirurgie expérimentale; on trouve en effet des expériences sur la réunion des plaies du tendon d'Achille et sur la sensibilité de ce tendon qu'il sectionna sur des chats et des chiens; il donne les conclusions suivantes :

« Le tendon n'est pas sensible et la soudure se fait très bien; au bout de deux mois ces animaux couraient sans aucune gêne, qui n'était ressentie d'ailleurs que pendant cinq jours après l'opération.

« Il ne restait au niveau de la plaie qu'une induration qui appartenait au tendon et non à la peau, moins mobile cependant qu'aux endroits non sectionnés. »

(1) Séance publique de l'Académie de Dijon, 24 décembre 1763.

Il voulut constater combien de temps l'induration persistait, mais son domestique, pris d'une pitié intempestive pour les animaux, chats et chiens, les donna pour les soustraire à de nouvelles mutilations, empêchant ainsi son maître d'exécuter ses expériences (1).

Il inventa un procédé de désarticulation du genou qui porte son nom et qui peut donner de bons résultats ; ce procédé consiste à pénétrer dans l'article par une incision transversale au-dessous de la rotule, et tailler un lambeau dans les chairs du mollet, c'est donc une désarticulation à lambeau postérieur. On peut en lire les inconvénients dans : *Précis de manuel opératoire*, par Farabeuf, page 636.

Mais à côté de cela on trouve une observation (2) qui tout d'abord vous fait douter qu'elle appartienne à Hoin; c'est l'histoire d'une dame faisant une chute qui provoqua : « une métastase singulière fusant du cerveau dans le ventre, et occasionnant des coliques suivies de guérison ».

Singulière métastase dont la description du parcours à travers le corps nous montre les grands progrès qu'avait encore à faire la médecine.

Son fils (1748-1806) chirurgien à Dijon, fut moins connu; il avait une certaine notoriété comme accoucheur. Nommé en 1780 adjoint à Énaux, professeur d'accouchement, il le remplaça à sa démission en 1793.

On ne retrouve de lui que des mémoires sur la position de l'enfant, le forceps et la taille.

Chirurgien principal d'armée, il mourut à Anvers en

(1) Séances de la Société de chirurgie du 1^{er} juin 1761, 13 juillet 1761, 7 septembre 1761.

(2) Séance publique de l'Académie de Dijon, 1769.

soignant les soldats malades. Malgré tous les avertissements de ses amis et de ses collègues qui le voyaient fatigué et déjà souffrant, il voulut rester à son poste, mais paya de sa vie son courage, car atteint du typhus qui désolait le camp, il succomba en digne fils de son père, en médecin insouciant du danger pour lui, quand, au contraire, il ne le permettait pas aux autres.

On n'a qu'à lire la notice chronologique suivante que publia sur lui le *Journal de la Côte-d'Or*, le 20 février 1806, pour juger de l'estime qu'avaient pour lui ses concitoyens :

« Ce chirurgien universellement regretté avait succédé dans la confiance publique aux Énaux et aux Leroux qui se la partagèrent longtemps, dont la mémoire chez nous restera toujours chère à l'humanité. La reconnaissance accole avec justice le nom de Hoin à ceux qui ont honoré sa noble profession. Assidu auprès de ses malades riches ou pauvres, il a été utile et même nécessaire à tous. Les opérations étaient marquées au coin de l'homme habile, et souvent il fut appelé des parties éloignées de notre département pour des cas graves réclamant ses talents et son expérience. »

ÉNAUX (Joseph)

(5 juillet 1716 — 21 novembre 1799).

Maître en chirurgie, professeur d'accouchement
et membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

Sur ce chirurgien, nous n'avons pu nous procurer que peu de chose, à part ses publications à l'Académie des arts, sciences et belles-lettres, à la Société de chirurgie de Dijon. Ne connaissant rien à son sujet, nous avons été consulter les vieux Dijonnais, mais aucun n'a pu nous donner le plus petit renseignement, leurs souvenirs ne s'étendant pas jusqu'à cette date.

De plus, Énaux mourut en 1799, époque encore bien troublée, et dans ces temps mouvementés les gros événements se succédaient trop rapidement pour que l'on fit attention à un simple médecin.

Nous regrettons vivement ces circonstances qui nous empêchent probablement d'apprécier cet homme à sa juste valeur.

Il naquit à Dijon le 5 juillet 1716, il commença à s'initier aux premiers principes de la chirurgie dans cette ville, mais ne tarda pas à aller à Paris profiter des leçons que donnaient les grands maîtres. Celui qui l'aida de ses conseils, qui le perfectionna dans cet art si difficile surtout à ce moment, fut Winslow. Avec un tel maître, un élève comme Énaux, travailleur et intelligent, ne pouvait que profiter des bonnes leçons qu'on lui donnait. Aussi dès son retour dans sa ville natale, en 1754, reconnut-on vite sa science et le rechercha-t-on. Il fit partie dès la première année de la Société des maîtres chirurgiens de

Dijon, en 1761. Dans les mémoires qu'il lut dès cette époque, on s'aperçoit qu'il s'adonna surtout à l'obstétrique, aussi en 1773, lors de la création d'un cours gratuit d'accouchement, fut-il nommé à cette chaire.

Il s'adjoignit en 1780 son beau-fils. En 1793, n'ayant pas voulu prêter le serment de civisme, il fut obligé de démissionner. Hoin, son gendre, le remplaça ; professeur dévoué, son enseignement, s'il faut en croire Leroux, pouvait être comparé avec celui des meilleurs maîtres de Paris :

« Celui d'accouchements, pénétré de l'importance de ses obligations, les remplit avec zèle, avec intelligence et donne des leçons telles qu'il n'en est peut-être point de plus instructives et de plus utiles dans la capitale du royaume.

« Il a imaginé une grande quantité de figures qui rendent sensibles tous les objets et des machines très ingénieuses, dans lesquelles il fait exécuter les manœuvres les plus simples comme les plus compliquées. Par ces différents moyens il a déjà formé une multitude de sages-femmes qui se sont répandues dans les villes, bourgs et villages, où elles ont conservé la vie à des mères de famille qui auraient succombé sous des mains maladroites. Les élèves en chirurgie et les chirurgiens de campagne qui ont suivi ses leçons y ont acquis des connaissances pratiques précieuses, et ont compris facilement ce qui n'est jamais décrit qu'imparfaitement dans les livres (1). »

On a de lui différentes observations sur ce sujet, lues à la Société de chirurgie de Dijon, sur un placenta enkysté,

(1) *Mémoire sur la chirurgie*, par LEROUX, p. 51.

et un autre sur une perte arrêtée par un tampon. A cette occasion il s'étonne, trouvant bizarre de constater qu'un corps étranger cause une hémorragie dans le premier cas, tandis qu'il l'arrête dans le second. Puis une très curieuse observation sur un placenta desséché.

Plusieurs mémoires, lus ceux-là à l'Académie de Dijon, sur les tumeurs polypeuses (1), sur la luxation du bassin (2), sur le bec-de-lièvre (3). A ce sujet il donne un moyen très original pour avoir une section nette des bords de la lèvre, consistant à fixer une bande de liège coupée à angle droit sur chaque bord de la fente au moyen d'épingles traversant la lèvre et le liège, et à sectionner le long du morceau de liège.

Mais son œuvre la plus importante fut celle qu'il fit en collaboration avec Chaussier, sur l'ordre des États de Bourgogne :

Sur la morsure des animaux enragés et de la vipère suivi d'un précis sur la pustule maligne (1785).

Cette dernière affection, de nature charbonneuse, très fréquente en Bourgogne, devint moins mortelle lorsque Énaux et Chaussier montrèrent l'utilité d'agir dès le début en cautérisant profondément avec des caustiques stimulants et condensants (beurre d'antimoine liquide, acide vitriolique, pierre infernale, dissolution nitreuse d'argent, acide marin concentré), aidés d'incisions ayant pour but :

« Ce traitement consiste à concentrer dans l'escarre le poison septique, à exciter l'action vitale dans les parties circonvoisines, à y déterminer une inflammation vraie qui

(1) Séance publique de l'Académie, premier semestre 1783.

(2) Séance publique de l'Académie, premier semestre 1784.

(3) Séance publique de l'Académie, deuxième semestre 1783.

borne la gangrène, sépare l'escarre, c'est ce que l'on obtient par l'usage combiné des incisions et des caustiques ».

Ce livre fut imprimé aux frais de la province et envoyé aux curés, aux syndics des communautés et communiqué par eux aux chirurgiens du lieu.

Cette publication amena de nombreuses discussions, et plusieurs chirurgiens, Leroux et Thomassin entre autres, prétendirent que ses auteurs avaient pris le meilleur de leur théorie et de leur traitement, dans leurs ouvrages. Tous les deux en effet ont écrit sur cet article, mais comme les États de Bourgogne avaient mis au concours ce sujet, Énaux et Chaussier ayant remporté le prix, rien d'étonnant à ces critiques.

Nous donnons d'ailleurs à titre documentaire et sans pouvoir fournir notre avis sur ce débat, un extrait des œuvres chirurgicales de Thomassin, maître en chirurgie à Dole, chirurgien-major du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval :

« Ces messieurs ne se sont pas bornés à mettre à contribution mon ouvrage (des lambeaux décousus duquel le leur est composé d'un bout à l'autre) sans m'en marquer la moindre reconnaissance et pour ainsi dire sans me citer mais ils ont cru devoir par-ci par-là lancer contre moi, comme contre beaucoup d'autres, une critique, qui pour être indirecte, déguisée et mielleuse (pages 256, 257 et 258 d'Énaux et Chaussier), n'en est pas moins envenimée. Je serai très heureux malgré tout si, sous leur livrée, nos vues fructifient. »

Lesquels ont raison, nous ne pouvons le dire. Mais le livre d'Énaux et Chaussier fut supérieur aux autres, et fut réimprimé à Berlin en 1785.

Il mourut le 21 novembre 1799 et Giraud dans : *Essais historiques et biographiques* lui accorde ces lignes :

« Il joignait à la justesse de l'esprit, la dextérité de la main, portant la clarté dans les objets les plus complexes, et trouvait des ressources contre les accidents les plus graves. »

LEROUX (Antoine-Michel)

(2 décembre 1730 — 23 octobre 1792).

Chirurgien-major de l'Hôpital, membre de l'Académie des arts, sciences et belles-lettres de Dijon, associé de l'Académie de médecine de Paris, membre de la Société royale de médecine de Paris, de Montpellier, de Berlin, de Saint-Petersbourg. etc....

Leroux était fils d'un procureur au Parlement. Son père le destinait à la magistrature, mais il abandonna le cabinet d'homme d'affaires et s'adonna de bonne heure à l'étude de la chirurgie.

C'est à Dijon, sa ville natale, qu'il commença ses études, fut reçu en 1754, à l'âge de vingt-quatre ans, maître agrégé au collège de chirurgie, et bientôt devint l'égal des nombreux praticiens et savants qui illustrèrent dans la capitale de la Bourgogne cette profession, excita l'émulation, et même d'après une note laissée par un autre médecin, l'inimitié jalouse d'Hugues Maret (1).

Comme chirurgien, il était doué d'une dextérité remarquable, servie par une instruction solide et judicieuse.

C'était aussi un partisan zélé de l'unité de la médecine

(1) Biographie Michaud, nous n'avons pu retrouver cette note.

et de la chirurgie. partageant cette opinion avec Chaussier.

Son énorme labeur lui acquit bien vite une grande expérience et de nombreuses connaissances, aussi, sa conversation était très agréable, très documentée, fruit de ses nombreuses lectures.

Chirurgien-major de l'hôpital général de Dijon pendant vingt ans, il sut tirer de ses observations d'utiles enseignements qu'il communiquait dans divers mémoires, soit à l'Académie de médecine de Paris, soit à l'Académie des sciences de Dijon, soit à d'autres sociétés savantes dont il était membre correspondant : Société royale de médecine de Paris, de Montpellier, de Saint-Pétersbourg. de Berlin, etc.

Il publia un certain nombre d'ouvrages qui sont encore aujourd'hui consultés avec fruit, et auxquels il a été fait plus d'un emprunt anonyme par des auteurs modernes (1).

Bien que disant dans son *Essai historique sur l'opération de la taille latérale et sur la meilleure manière de la pratiquer* : « Le but que je me suis proposé sera rempli si cet opuscule peut contribuer à diminuer la frayeur qu'inspire l'opération de la taille », il n'eut jamais le courage de se faire opérer, ce qui était nécessaire, étant atteint comme beaucoup de Dijonnais d'affection calculuse de la vessie. Ne voulant profiter ni des bons avis, ni de l'excellente méthode qu'il indiquait aux autres, il était réduit à prendre de l'opium pour se soulager. Il se trouva qu'une trop forte dose de ce calmant l'envoya dans

(1) Biographie Michaud.

l'autre monde réfléchir à son aise sur les avantages de joindre la pratique à la théorie.

C'est surtout comme accoucheur qu'il se distingua, rien de plus naturel pour un élève de Levret. Son ouvrage le plus important est sans contredit : *Observations sur les pertes de sang des femmes en couches et sur les moyens de les guérir*.

C'est le premier ouvrage sur ce sujet. Outre ce mérite de date, il a une valeur assez importante, Il parut en 1776, et fut réimprimé en 1810.

En résumé ce livre est divisé en trois parties :

I. — Causes sur les pertes de sang qu'il dit être quatre : 1° inertie de la matrice ; 2° son renversement ; 3° sa rupture ; 4° l'attache du placenta sur le col.

II. — Précautions à prendre pour éviter les pertes et secours à donner en cas d'hémorragie.

III. — Moyens à employer pour arrêter l'hémorragie.

Mais laissons parler l'auteur :

« Ce moyen est des plus simples, il n'exige pas une longue préparation, on le trouve sans peine dans la cabane du pauvre comme dans le palais des grands.

« Il consiste à opposer une digue à l'écoulement par le secours de plusieurs lambeaux de linges ou d'étoupes, imbibés de vinaigre pur, dont on remplit le vagin et qu'on introduit même quelquefois dans la matrice lorsque les circonstances l'exigent (1). »

Mais l'application du tampon est encore plus étendue :

« L'utilité du tampon ne se borne pas à arrêter les pertes de sang qui arrivent après l'accouchement, lorsque

(1) Page 190.

la femme est délivrée du placenta, on peut encore l'employer dans toutes les espèces de pertes de sang qui menacent par leur abondance les jours d'une malade. (1) »

Cette méthode excellente est encore de nos jours appliquée dans maintes occasions.

D'ailleurs dans le *Dictionnaire des sciences médicales* on peut lire :

« Disciple de Levret, sa pratique généralement heureuse donna un grand poids à l'opinion relative à l'efficacité d'un tampon dans les hémorragies utérines. Il fut le grand apologiste de ce moyen, les observations sont consultées avec fruit.

« Ainsi que Levret, il constate que la présence du placenta sur le col de la matrice est quelquefois la cause d'hémorragies qui surviennent pendant le travail de la parturition, mais il n'avait pas tiré de ce fait les conclusions qu'on en a tirées depuis. »

Sa dissertation sur la rage obtint le premier prix de la Société de médecine de Paris le 11 mars 1783. Dans la dédicace à M. Lenoir, lieutenant général de la police, on trouve cette pensée énoncée plus haut :

« La vérité est souvent près de nous, et très simple, mais on ne la voit pas, on veut quelque chose de plus merveilleux, de plus inconcevable, de plus difficile. »

En 1780, une observation sur la rage et en 1785 un traitement local de la rage et de la morsure de la vipère. Ce dernier lui valut une discussion avec Énaux et Chaussier à cause de leur publication : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère*. Il alla même jusqu'à traiter ces deux auteurs de plagiats.

(1) Page 193.

Il publia en 1790 un *Mémoire sur la chirurgie, sur la méthode de l'enseigner et sur les avantages que procureraient à l'humanité des collèges de cette science dans les principales villes de France et particulièrement à Dijon*. C'est dans ce mémoire qu'il demande l'unité de la médecine et de la chirurgie, et qu'il donne les qualités que l'on doit avoir pour être chirurgien :

1^o Mémoire ; 2^o jugement ; 3^o imagination ; 4^o courage. et 5^o surtout, dextérité des mains. Cette dernière étant en effet indispensable dans ce temps où l'anesthésie et l'antisepsie étaient inconnues.

Cette qualité a de nos jours diminué de valeur quoiqu'elle soit encore nécessaire pour faire un chirurgien habile.

Quant à la manière de l'enseigner, il faut : « faire apprendre l'anatomie à fond, beaucoup disséquer et fréquenter les hôpitaux ».

Méthode qui n'a pas beaucoup changé et qui sont les conseils que nous donnent aujourd'hui nos professeurs.

Comme membre de la Société de chirurgie de Dijon, il y lut une observation sur l'efficacité du vinaigre contre le poison du champignon, avec un moyen de reconnaître les espèces comestibles donné par Cardon : c'est d'en mettre quelques parcelles dans un peu de lait ; si le cryptogame est vénéneux, les mouches qui en goûtent périssent sur-le-champ (1). Et une autre observation sur une hernie ombilicale produite par une portion du grand arc du côlon, dont l'étranglement formé par l'épiploon était dans

(1) Séance du 13 juillet 1761.

l'intérieur du ventre et n'a été reconnu qu'après la mort du sujet (1).

Leroux, écrivain correct, élégant même, était épris des principes révolutionnaires qui devaient donner une nouvelle impulsion aux sciences : « Vous êtes donc doublement intéressés à sa conservation, à ses progrès (la chirurgie), ils seront plus grands encore si vous la soutenez et si vous lui permettez de marcher librement, car ce n'est qu'avec la liberté que les talents se développent en entier et que le génie prend un plus grand essor (2). »

Fanatique de son art au point de vouloir la médecine tributaire de la chirurgie, il demandait leur unité, mais pourquoi ? C'est que : « l'étude de la chirurgie étant la route la plus sûre pour parvenir à la médecine, il serait bien intéressant et bien utile à l'humanité que l'on commençât toujours par elle l'art de guérir, et que l'on réunît les deux sciences pour n'en former qu'une (3) ».

C'est une opinion exagérée. voici d'ailleurs le tableau qu'il trace des peines que coûtent et du profit que retire le chirurgien de sa profession :

« Mais cette chirurgie dont la nécessité est si pressante, dont l'étude est si difficile et dont la pratique est si épineuse, n'a pas donné depuis longtemps à celui qui l'exerce toute la considération qu'il mérite réellement, par les sacrifices qu'il est obligé de faire. Le chirurgien, pour apprendre son art, est forcé de surmonter toute l'horreur que présente la victime de la mort dans laquelle il puise ses connaissances ; il faut qu'il résiste à l'odeur infecte

(1) Séance du 10 février 1762.

(2) *Mémoire sur la chirurgie*, page 43.

(3) *Mémoire sur la chirurgie*, page 32.

qui s'exhale d'une foulée de maux qu'il a le courage d'approcher et de toucher; il doit pour ainsi dire étouffer le cri de son cœur, pour se disposer à entamer la chair d'un de ses frères qui périrait sans sa hardiesse. Lorsqu'il a acquis assez de connaissances pour agir seul, il n'est plus maître de lui-même. tous ses instants sont consacrés au service du public, pour lequel il renonce à la tranquillité et à la paix. Les inquiétudes sur le traitement d'une maladie ou sur les suites d'une opération grave le tourmentent sans cesse et font fuir son sommeil : sa vie est plus pénible que celle du dernier artisan, qui peut au moins compter sur le repos de la nuit, et il n'a pour toute récompense qu'un tribut volontaire, qu'il est souvent obligé de partager avec l'indigent. Quel est donc le motif qui l'attache à son art, qui le fait résister aux dégoûts qui en sont inséparables, aux contrariétés, aux censures plus insupportables encore, dont on l'accable injustement ? C'est l'humanité. Dès les premiers pas qu'il fait dans la carrière, il en éprouve les puissantes impressions. En descendant avec son maître dans le réduit du pauvre couché sur la paille et souvent dans la fange, il voit l'homme plongé dans l'excès de l'affliction et de la douleur. Le premier mouvement qui s'élève en son âme neuve et sensible est celui de la pitié, et le premier désir ardent qu'il forme est de pouvoir être utile : il voudrait déjà tout savoir pour tout guérir. Voilà ce qui l'encourage au travail, voilà ce qui lui fait surmonter toutes les répugnances, tous les obstacles qu'il rencontre; et enfin, quand il a pu parvenir lui-même à rendre la vie, la santé, ou seulement l'usage d'un membre qui faisait toute la fortune d'un malheureux et le soutien de sa famille, l'expres-

sion vive et naturelle de la reconnaissance qu'il excite lui fait éprouver un sentiment délicieux, qui le dédommage amplement de ses peines, et qui ne sera jamais compensé par l'or que le riche lui donnera dans la suite (1). »

Reproduire ces lignes en les appliquant à Leroux est croyons-nous le plus bel hommage que l'on puisse adresser à la science et à la bonté de cet éminent praticien.

CHAUSSIER (François) (2)

(2 juillet 1746 — 9 juin 1828).

Maître en chirurgie, pensionnaire et sociétaire perpétuel de l'Académie, professeur d'anatomie, de chimie et de matière médicale ; et à Paris, professeur d'anatomie et de physiologie à l'École de santé, médecin de l'École Polytechnique, médecin en chef de la Maternité, président des jurys médicaux de la Faculté de Paris.

Chaussier naquit à Dijon le 2 juillet 1746.

C'est à Besançon qu'il fit ses études, cette ville ayant empêché par ses intrigues l'établissement d'une École de médecine à Dijon. Il obtint le grade de docteur en 1780.

Ce fut un chirurgien distingué, doublé d'un savant, qui non seulement ne négligea aucune branche de la médecine, mais encore s'occupa de questions agronomiques. On a en effet de lui beaucoup de travaux sur la culture du mûrier et les maladies des vers à soie. Ses

(1) *Mémoire sur la chirurgie*, page 53.

(2) Nous n'étudierons Chaussier que pendant son passage à Dijon, laissant de côté la partie la plus brillante de sa carrière, celle où il fut professeur à Paris. Sur lui, notre étude ne s'étendra que jusqu'en 1799.

goûts l'attirèrent surtout vers l'anatomie à laquelle il fit faire un grand pas ; la physiologie l'intéressa également, et il prévint dès cette époque l'importance de ces deux branches sur les théories médicales. Nous avons rapporté, au début de notre étude, un extrait de la traduction de l'anglais Rowley, indiquant ses idées. C'est lui un des premiers qui donna à l'anatomie l'importance qu'on lui a depuis reconnue, aussi lors de son arrivée à Dijon après l'établissement de cours de matière médicale par Maret, d'accouchements par Énaux, vit-il avec désespoir qu'on avait omis l'enseignement de la science qui lui était si chère. Il s'empressa de combler cette lacune et de faire chez lui, à ses frais, des cours gratuits.

Mais en 1787, les États de Bourgogne, comprenant enfin l'importance de cet enseignement et ayant reconnu la valeur du professeur, lui confièrent la chaire d'anatomie et s'attachèrent sa fidélité par des appointements assez élevés.

Ces cours se tenaient, depuis leur caractère officiel, dans une salle du palais des États, et quoique réservés aux étudiants en médecine et aux élèves de l'École de dessin, un grand nombre d'autres personnes les suivirent régulièrement, et des affiches indiquaient le jour qu'ils devaient avoir lieu et la salle où ils se tenaient. Nous avons eu en mains une de ces affiches que nous reproduisons :

« Cours publics et gratuits d'anatomie.

« Monsieur Chaussier, professeur d'anatomie des États de Bourgogne, associé de l'Académie royale de Paris, etc., commencera le lundi 19 novembre 1787, à 1 heure précise, le cours d'anatomie fondé par MM. les élus généraux,

pour l'instruction de nos étudiants en chirurgie et des élèves de l'École de dessin.

« Les séances et démonstrations se feront dans une salle au palais des États et seront continués les jours suivants à la même heure. »

Ces cours étaient suivis par des amateurs de toutes les classes de la société. L'élocution claire et brillante du professeur permettait aux auditeurs de le comprendre aisément.

A ce propos ouvrons une parenthèse pour expliquer, croyons-nous, un point sur lequel sont en désaccord les biographes. Certains auteurs virent dans Chaussier l'idéal du professeur, au point de vue de la science comme au point de vue de la diction. D'autres au contraire lui reconnaissent ces qualités scientifiques, mais en font un orateur médiocre, mauvais même, parlant dans un français obscur, employant continuellement des expressions triviales. Sans vouloir établir la vérité, nous nous rattachons aux premiers, car ses cours jouissaient d'une grande faveur et parmi les étrangers qui accouraient nombreux pour les suivre, c'étaient surtout des ecclésiastiques qu'on comptait, même des officiers d'artillerie du régiment d'Auxonne, qui avaient obtenu des congés pour y assister. Nous ne pouvons admettre que tous ces gens à qui la médecine était indifférente, du moins au point de vue de ses théories nouvelles, viennent par goût simplement de l'anatomie, science peu intéressante pour qui ne l'approfondit pas, de si loin pour entendre parler de théories inconnues dans un français trivial et peu compréhensible. Il est plus naturel, plus logique, et aussi plus agréable à notre chauvinisme, de penser qu'ils

étaient attirés par l'élocution brillante du professeur, faisant comprendre à tous, tant il était clair, ses descriptions anatomiques et physiologiques (1).

On lui doit une grande partie de l'heureuse impulsion qui a porté la physiologie au degré de perfectionnement où on la voit aujourd'hui. C'est en marchant dans la voie qu'il a tracée que le plus grand nombre des physiologistes de nos jours sont arrivés à la réputation qu'ils ont (2).

Il publia en 1790 un *Mémoire sur les abus dans la constitution des collèges de chirurgie et particulièrement sur les droits, prérogatives et privilèges attachés à la place de premier chirurgien du roy*, Dijon, 1790.

Dans ce mémoire il s'élève contre les privilèges du premier chirurgien du roy, « privilèges qui sont contraires aux lois et à toute forme légale, inutiles contre le maintien de la discipline, injurieux au collège de la chirurgie, préjudiciables même à l'intérêt public ».

Il y avait en effet de grands avantages attachés à cette place, il nommait dans chaque ville un lieutenant qui payait sa charge de six cents à six mille livres suivant son importance, et un greffier qui la payait le tiers de la précédente.

De plus chaque chirurgien devait lui verser vingt et un sols trois deniers, comme don de joyeux avènement.

Si par hasard il ne trouvait pas de candidat pour remplir la charge de lieutenant, il en nommait un d'office, et comme compensation ces chirurgiens étaient exempts de

(1) Nous donnons ces renseignements sur Chaussier dijonnais, par conséquent jeune, peut-être ceux qui le critiquent ne le décrivent qu'à Paris à la fin de sa carrière, alors que les travaux et l'âge avaient transformé le brillant professeur du début.

(2) Biographie Médicale de JOURDAN.

différents impôts et recevaient de leurs confrères la somme de trois livres.

Cette publication le fit appeler à Paris pour réorganiser avec Fourcroy les Écoles de santé.

C'est lui qui rédigea tout le rapport, qui le discuta avec la commission de l'enseignement, et son collaborateur n'eut qu'à lire le plan à la Convention en juillet 1794 (1). Comme ce dernier n'avait pas assisté aux discussions avec la commission, il ne put le défendre et réfuter les objections qu'on lui posa, aussi changea-t-on quelques articles, ce qui n'était pas nécessaire.

Il revint ensuite à Dijon et reprit ses occupations habituelles. Il travaillait sans cesse, ne faisant pas paraître ses mémoires, qui d'ailleurs étaient mal coordonnés, non suivis. Autant il était clair dans son cours, autant ses écrits manquaient d'enchaînement, publiant sans suite, à différentes époques, et dans les publications de diverses sociétés savantes, des découvertes se rapportant à la même question.

S'il avait voulu éditer ou tout au moins classer ses manuscrits, les ordonner, on aurait une œuvre plus utile, surtout en anatomie, physiologie et médecine légale.

Il se contentait, du moins à Dijon, de les publier à

(1) Nous trouvons la même assertion dans « Chaussier et les antécédents parlementaires de la loi Cruippi sur la réforme des expertises médico-légales », de A. LACASSAGNE et H. CHARTIER, publié dans *Archives d'anthropologie criminelle*, septembre 1899, p. 597. « Le 14 frimaire an III, Fourcroy monta à la tribune et lut un rapport signé de lui comme membre de l'assemblée, qui était en réalité l'œuvre entière de Chaussier. C'est un modèle de clarté, de vues grandes et patriotiques. »

l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de cette ville :

Mémoire d'anatomie sur les vaisseaux omphalomésentériques.

Séance publique, deuxième semestre 1782.

Mémoire d'anatomie sur l'épiploon.

Séance publique, deuxième semestre 1784.

Description de l'aérostas de l'Académie de Dijon.

Guyton de Morveau, Chaussier, Berteaud, 1784.

Exposé très sommaire des muscles suivant la nomenclature adoptée par l'École de médecine, Dijon, 1789, Paris, 1797.

Instructions sur les remèdes que le département de la Côte-d'Or envoie dans les campagnes.

Et une seule observation de médecine légale lue le 26 décembre 1789 : *Observation chirurgico-légale sur un point important de la jurisprudence criminelle* (1).

Citons dans cette brochure seulement ce passage :

« Il ne suffit pas de réunir les connaissances d'un anatomiste profond à celles d'un praticien instruit par une longue expérience, mais pour n'échapper dans la visite aucune des circonstances essentielles, il faut encore de la douceur et de la patience pour écouter les plaintes souvent exagérées du blessé et de ceux qui l'environnent, de la sagacité pour les réduire à leur juste valeur et discerner la vérité sous le masque dont on la couvre, de la fermeté

(1) Lue à l'Académie le 20 décembre 1789, mais publiée en 1790.

pour se garantir de la prévention, écarter toute partialité et ne pas adopter inconsidérément le jugement précipité du public ; souvent il faut une décence particulière dans l'examen de quelques blessures et toujours l'attention la plus scrupuleuse pour saisir tous les objets, les rapprocher, enfin s'il s'agit de reconnaître la profondeur, la direction, le trajet d'une plaie, il faut encore de la dextérité pour ne pas faire de délabrements nouveaux, capables d'en imposer par eux-mêmes ou de déguiser le véritable état de la lésion.

« Ce n'est pas tout encore, lorsque la visite est faite, il faut en rendre compte à la justice, en dresser le rapport, et pour le rédiger convenablement, il faut non seulement la fidélité, l'exactitude la plus scrupuleuse dans le récit des plaintes, dans l'exposition des blessures, mais encore il faut y joindre de la simplicité, de la clarté, de la précision, même du choix dans les expressions, car ces descriptions étant destinées uniquement à éclairer la religion des juges, à présenter la vérité, l'homme de l'art doit éviter soigneusement ces distinctions scholastiques, ces discussions, ces dénominations scientifiques, inutiles à l'objet, et qui ne sont pas familières à tout le monde ; enfin, ce qui importe le plus dans la rédaction des rapports, il faut la prudence la plus consommée pour présenter le résultat de la visite qui a été faite, tirer de la comparaison, du rapprochement de toutes les circonstances observées une conséquence qui porte avec elle le caractère éminent de la vérité et qui toujours soit conforme aux lois de la nature, aux règles de la probité la plus sévère.

« Sans ce concours d'attention, tant pour la visite que pour la rédaction du rapport, l'objet le plus essentiel

pour la justice, le corps du délit, resté dans l'incertitude (1). »

Quel merveilleux tableau des difficultés que rencontre le médecin légiste dans les expertises, quelle justesse dans les conseils qu'il donne pour la rédaction du rapport. Après la lecture de cette publication, on n'est pas étonné de la renommée qu'il acquit à Paris, où ses décisions étaient accueillies comme des oracles par les tribunaux.

Dans la capitale de la Bourgogne, il s'occupa aussi beaucoup de maladies des yeux, en fit une traduction de l'auteur anglais Rowley, et comme toujours faisant participer ses semblables à ses travaux, il institua des cours sur les affections de ces organes, comme le prouve l'affiche suivante gardée à la bibliothèque de la ville :

« Cours publics sur les maladies des yeux.

« A la suite du cours d'anatomie, M. Chaussier commencera un cours public sur les maladies des yeux, dans lequel il exposera : 1° structure de l'œil ; 2° maladies de cet organe, leurs différences, leurs causes, leurs traitements suivant leurs différentes complications ; 3° les opérations que l'on doit pratiquer sur les yeux.

« Pour le soulagement des pauvres de la ville et des campagnes, M. Chaussier continuera dans sa maison, rue Vannerie, le traitement gratuit des maladies ; non seulement il donnera gratuitement des consultations, mais encore il fera dans sa maison, rue Vannerie, les pansements et pratiquera l'opération de la cataracte et toutes les autres opérations nécessaires.

(1) *Observation chirurgico-légale*, p. 14.

« L'heure qu'il consacre sur les maladies des yeux sera continuée tous les ans avec la plus grande régularité. »

Comme on le voit, Chaussier était aussi un philanthrope, et ceux qui perdirent le plus à son départ, ce ne furent pas ses élèves qui le suivirent presque tous, mais ce furent surtout ceux qui recevaient ses soins.

Dans le temps trop court qu'il passa à Dijon, et qui seul fait partie de notre étude, on a encore de lui, à part ses publications sur le mûrier et les vers à soie, un ouvrage sur la pustule maligne, couronné par l'Académie, en collaboration avec Énaux.

Chaussier fut ensuite appelé en 1799 à Paris pour professer l'anatomie et la physiologie à l'École de santé.

Il fut très affecté quand on lui retira sa chaire en 1825. Le lendemain de cette disgrâce, il s'affaissa au milieu de ses élèves à la visite hospitalière, terrassé par une attaque d'apoplexie. Sa santé, après cet accident, alla en s'affaiblissant jusqu'à sa mort, le 9 juin 1828.

Chaussier peut être donné comme modèle de professeur et de médecin. Comme professeur, il s'occupait paternellement de ses élèves, les réunissait souvent le soir dans sa maison de la rue Vannerie, les aidant de ses conseils et prenant part à leurs travaux. Comme chirurgien, il était scrupuleux, dévoué ; aussi avait-il pris pour devise : *Salus populi, suprema lex*.

Les années n'ont pas pour ce dernier, comme pour les précédents, jeté un voile d'oubli sur cette admirable physionomie médicale qui revit de nos jours sous la plume d'érudits, M. le professeur Lacassagne, de la Faculté de médecine de Lyon, M. le Dr Henri Chartier, de Dijon. Le premier n'hésite pas à écrire : « Ce dernier

travail (1) que nous avons fait ensemble est le début d'un volume que nous nous étions proposé de consacrer à la gloire de ce grand médecin dijonnais, qui fut en même temps la plus grande figure médico-légale de ce siècle (2). »

(1) « Chaussier et les antécédents parlementaires de la loi Cruppi sur la réforme des expertises médico-légales », *Archives d'anthropologie criminelle*.

(2) Notice nécrologique sur le Dr Chartier par le professeur Lacasagne dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, septembre 1900.

CONCLUSIONS

Si depuis cette époque des noms illustres n'ont pas retenti dans la capitale de la Bourgogne, ce n'est pas que le XIX^e siècle soit moins favorisé que son devancier, mais c'est que Paris centralisateur accapare toutes les gloires; on peut en effet citer au siècle dernier, enfants de Dijon :

ADELON, élève, collaborateur, ami et successeur de Chaussier, à la chaire de médecine légale;

DAREMBERG, professeur d'histoire de la médecine;

RICHET, professeur de clinique chirurgicale;

TARNIER, professeur d'accouchement.

Plus près de nous et non moins illustres : SIREDEY, TERRILLON, ROBIN, HUTINEL.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LACASSAGNE.

Vu :

LE DOYEN,
LORTET.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
Président du Conseil de l'Université
G. COMPAYRÉ.

BIBLIOGRAPHIE

MARET (Jean-Philibert)

Avantages de différer l'extraction de la pierre de la vessie aussitôt qu'il s'y présente des obstacles le jour de l'incision, *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1769, p. 25.

Observations sur un cas d'hermaphrodisme, *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1774, p. 157.

Fracture du bassin et procédé pour éviter la dénudation du fémur après l'amputation de la cuisse, *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1775, p. 85 et LXII.

Contagion des fluxions de poitrine, *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1784, 2^{me} semestre, p. 1.

HOIN (Jean-Jacques-Louis)

Bibliothèque de M. le professeur Gautrelet, 14 volumes in-4° (1748-1760).

Tome I. — Œuvres chirurgicales de Hoin Belle-Isle.

Tome II. — Mémoires et observations de chirurgie ou conférences chirurgicales par une société de maîtres en chirurgie de Dijon.

Tome III. — Observations relatives à la médecine tirées des éphémérides des Allemands et des curieux de la nature.

Tome IV. — Collection de médecine.

Tome V. — Lectures et extraits des livres de médecine, chirurgie, pharmacie et histoire naturelle que j'ai lu et qui ne m'appartiennent pas.

Tomes VI et VII. — Recueil de lettres sur la taille, et sur tout ce qui concerne les pierres des reins et de la vessie.

Tomes VIII, IX et X. — Extraits de médecine.

Tomes XI, XII, XIII et XIV. — Bibliothèque ophtalmique ou catalogue des différents ouvrages sur l'œil, son usage et ses maladies (1750-1760).

*Mémoires de l'Académie des sciences,
arts et belles-lettres de Dijon.*

1. Observation sur une extirpation de l'œil, 1754, p. 200.
 2. Observation sur une amputation dans l'article du genou, 1754, p. 211.
 3. Observation sur un cas de renversement du vagin, 1758, p. 365.
 4. Observation sur un polype utérin de la grosseur d'une matrice énorme, 1757.
 5. Observation sur une cataracte radiée, lue en 1762, éditée en 1769, page CIV.
 6. Mémoire sur la taille chez la femme, lu en 1762, augmenté en 1764, édité en 1769.
 7. Observation sur une opération d'une tumeur carcinomateuse du cou, lue en 1762, éditée en 1769, p. 295.
 8. Observation sur un cas d'hermaphrodisme, 1774, p. LVI.
 9. Observation sur la carie osseuse, 1774, p. LXXIX.
 10. Observation sur le spina bifida, 1774, p. 405.
 11. Sur la situation la plus ordinaire de l'enfant dans la matrice, 1783, 2^{me} semestre, p. 431.
 12. Observation sur une métastase singulière, 1769.
- Expériences sur la sensibilité du tendon d'Achille. Conférence de chirurgie, 1761.
- Discours sur l'utilité des passions par rapport à la santé, avec un éloge de M. Petit, et l'art de conserver sa santé, réduit à un seul principe, in-8°, Dijon, 1752.
- Essai sur différentes hernies, dans la nouvelle méthode d'opérer la hernie par Leblanc, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.

ÉNAUX (Joseph)

Mémoires de l'Académie de Dijon.

1^o Mémoires sur les tumeurs polypeuses, 1783, premier semestre, page 64.

2^o Opération du bec-de-lièvre, 1783, deuxième semestre, page 49.

3^o Observations sur une luxation du bassin, 1784, premier semestre, page 151.

Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne, in-8^o, 1785.
En collaboration avec Chaussier.

LEROUX (Antoine)

Observations sur les pertes de sang des femmes en couche, et sur les moyens de les guérir, Dijon in-8^o, 1776.

Observation sur la rage, in-8^o, 1780.

Dissertation sur la rage, Paris, in-8^o, 1783.

Traitement local de la rage et de la morsure de la vipère, Dijon, in-8^o, 1785.

Mémoire sur la chirurgie et la manière de l'enseigner, Dijon, in-8^o, 1790.

Observations cliniques, consultations et mémoires divers, 4 vol., 1788-1792. Manuscrit à la bibliothèque de la ville.

CHAUSSIER (François)

Maladies des yeux par Rowley, et Chirurgie de Bromfield, traduit de l'anglais, 1 vol., 1785-1790. Manuscrit à la bibliothèque de la ville.

Mémoire sur l'air inflammable, *Journal de physique*, 1777.

Mémoire sur le borate de soude, *Journal de physique*, 1777.

Mémoire sur les moyens propres à déterminer la respiration des enfants naissants, *Mémoires de la Société royale de médecine* de 1781.

*Mémoires de l'Académie des sciences,
arts et belles-lettres de Dijon.*

1^o Mémoire sur les vaisseaux omphalo-mésentériques, 1782, deuxième semestre, page 175.

2^o Mémoire sur l'acide du ver à soie, 1783.

3^o Mémoire sur la structure et les usages des épiploons, 1784, deuxième semestre, page 95.

4^o Observations sur les procédés employés pour faire périr la chrysalide du ver à soie, 1784.

5^o Observation sur une cataracte compliquée, 1784, page 202.

Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne, in-12. En collaboration avec Énaux.

Observation sur la manière de transplanter les mûriers blancs; Instructions sur la manière de semer la graine de mûrier; imprimées par ordre de MM. les élus des États de Bourgogne, Dijon, 1786, in-8°.

Observation chirurgico-légale sur un point important de jurisprudence criminelle, Dijon, lu en 1789, édité en 1790.

Exposition sommaire des muscles, suivant la classification et la nomenclature méthodique adoptées au cours d'anatomie de Dijon, Dijon 1789, in-8°, Paris an V (1797), in-4°.

Mémoire sur quelques abus dans la constitution des corps et collèges de chirurgie, régiments et hôpitaux militaires, Dijon, 1789, in-8°.

Instructions sur l'usage des remèdes que le département de la Côte-d'Or envoie dans les campagnes, Dijon, 1792, in-8°.

Tables synoptiques: 1^o de la zoonomie ou plan général des cours d'anatomie et de zoologie; 2^o du squelette; 3^o des muscles; 4^o des artères; 5^o des veines; 6^o des lymphatiques; 7^o des nerfs; 8^o du nerf trisplanchnique; 9^o des humeurs ou fluides animaux; 10^o des solides organiques; 11^o de la force vitale; 12^o de la

séméiotique de la santé et de la maladie; 13° des fonctions; 14° de la digestion; 15° des mesures relatives à l'accouchement; 16° de l'accouchement; 17° des méthodes nosologiques; 18° de la neuralgie; 19° des hernies, 1789-1811.

Tables sympathiques: 1° des blessures; 2° de l'ouverture des cadâvres; 3° des phénomènes cadavériques.

Discours prononcé aux séances publiques de la Maternité, Paris 1805, 1806 et 1807, in-8°.

Exposition sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau, Paris, 1807, in-8° avec 6 planches.

Recueil des programmes des opérations chimiques et pharmaceutiques qui ont été exécutées aux jurys médicaux de 1809 à 1810, 11 cahiers in-4°.

Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif, suivie d'une notice sur la manière de reconnaître ce poison, Paris, 1811, in-8°.

Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la peinture, de la sculpture. Paris, 1820, in-4° avec figures

LYON
IMPRIMERIE A. STORCK & C^e
8, Rue de la Méditerranée
